

L A M U S I Q U E

On a tiré une seconde suite d'orchestre de la partition de scène que Florent Schmitt écrivit pour *Antoine et Cléopâtre*. La première audition vient de nous en être offerte par les Concerts Colonne. Ce nouveau fragment s'intitule *Orgie et Danses*. Il traduit le désordre moral d'Antoine pié sous le joug de l'enchanteresse africaine et humilié par la défaite d'Actium. Ce conflit entre l'orgueil d'un Romain et sa sensualité, dans un décor de luxe et de luxure, convenait tout particulièrement à l'imagination de Florent Schmitt qui demeurera toujours — et il aurait grand tort d'en rougir — imprégnée de la volupté sauvage et orientale de la tragédie de Salomé.

Ce compositeur lorrain n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il s'agit de peindre un paysage exotique, de planter un décor hallucinant, violemment coloré, de créer une atmosphère passionnée, cruelle et lascive, de ressusciter un rêve languide et brûlant. L'épisode central de son *Psaume*, la *Danse des Devadasis*, *Salomé* et *Antoine et Cléopâtre* sont des exemples frappants de cette hantise. La page exécutée hier renferme toutes ces qualités étranges.

Elle est pleine de cet enchantement mystérieux de la volupté d'Afrique ou d'Asie. On y respire un air étouffant et saturé de parfums lourds. Tout y est somptueux et inquiétant. Le violet, le noir et l'or sont les trois couleurs fondamentales de cette palette orchestrale. Il y a de la griserie dans toutes les bouffées de sonorités qui s'évadent de cette musique hâlante. La fin des *Danses* parle à l'œil et à l'épiderme autant qu'à l'oreille. Une lassitude, un enivrement, un plaisir trouble et sauvage vous procurent un vertige heureux, au travers duquel, comme dans un brouillard, les menues pulsations de la batterie lointaine vous arrivent amorties et irréelles, créant des profondeurs et des reculs merveilleux dans le temps et dans l'espace. L'agonie de ces rythmes épuisés qui meurent d'amour est une réalisation musicale émouvante qui ne s'oublie plus. Florent Schmitt, éternel inquiet, peut se rassurer lorsqu'il voyage en rêve en compagnie d'Hérode ou d'Antoine. Il ne saurait trouver de meilleurs guides.

L'Orchestre de Paris, qui fournit, cette saison, un effort particulièrement méritoire, nous a fait entendre hier un trio, déjà célèbre en province et à l'étranger, qui n'avait pas encore eu l'occasion de s'arrêter au chef-lieu du département de la Seine. Il s'agit du *Trio Hispania*, composé de MM. Bonaterra, L. Pitchot et R. Pitchot. Ces trois artistes ont fait preuve de qualités remarquables de style et de métier. Le pianiste possède une autorité et une maîtrise parfaites, il pose admirablement les mouvements et établit les rythmes avec une souple précision. Il enveloppe le duo des cordes avec une sollicitude discrète et attentive. L'élasticité de ses accents est tout à fait exceptionnelle. Le violoniste a de la finesse, de la pureté et, une étonnante précision. La qualité de son discours musical est d'une haute tenue et ne cède à aucune complaisance coupable. Et la sonorité du violoncelliste, ample et profonde, complète fort heureusement un ensemble bien équilibré où règnent le goût, la sobriété, l'intelligence et la discipline.

Ces excellents serviteurs de la bonne musique nous ont donné une

exécution très prenante du *Trio* de Ravel. Leur conception de l'*Andante* fut particulièrement artistique. Le *Trio Hispania* est digne de sa réputation et mérite d'être salué partout avec la plus chaleureuse sympathie.

Je voudrais signaler également la constitution d'un groupement musical d'une forme un peu moins traditionnelle, mais qui réunit des artistes de premier ordre. Il s'agit d'un jazz composé de virtuoses français préoccupés de réaliser chez nous, avec des musiciens recrutés uniquement à Paris — mais naturalisés américains pour les badauds — un de ces extraordinaires ensembles qui ont créé dans le nouveau monde un mouvement symphonique si caractéristique et si fécond.

Les ignorants, seuls, s'imaginent que le jazz-band est une phalange de bruiteurs qui n'ont d'autre ambition que de déchaîner un tintamarre infernal en tapant sur des casseroles, des sonnettes, des plaques de tôle, en grattant frénétiquement du banjo et en arrachant à un trombone de longs beuglements désespérés. Les initiés savent, au contraire, que cette formule nouvelle d'orchestration a pour objet l'étude des riches possibilités des instruments à vent les moins vulgarisés. Ceux qui possèdent des disques de gramophone contenant quelques-unes des exécutions saisissantes de l'orchestre de Paul Whiteman connaissent les merveilleuses ressources de cette technique inédite, qui n'est, d'ailleurs, à la portée que de certains « as » de profession.

C'est en vue de poursuivre chez nous les curieuses recherches des virtuoses américains que de brillants transfuges des orchestres Colonne et Pachelbel ont constitué le Billy-Max-Stiklen's Orchestra qui offre, en ce moment, aux auditeurs du Canari un régal musical inattendu de timbres émouvants et de rythmes syncopés. Il y a là des équilibres de sonorités absolument neufs et d'une saveur précieuse. Vous y trouvez, au grand complet, toute la magnifique famille des saxophones, de la basse au *sopranino*, qui créent des ensembles d'une somptuosité et d'une beauté inoubliables avec leurs accents si profondément humains. M. Enée-Marcel Lafarge a composé, en particulier, pour ce chœur si vibrant et si frémissant, un *Sing ô Saxophone* à la fois gauche et hallucinant, qui fait passer sur l'assistance la plus frivole une émotion irrésistible. Mais bientôt la trépidante et nerveuse impulsion d'une batterie très nuancée et l'incisive ironie de la trompette bouchée qui se sert parfois de sa sourdiné pour obtenir une articulation vocale humoristique et clownesque dispersent cette poignante mélancolie qui pleure secrètement dans les *blues* et les *mélodies-fox*.

Frissons nouveaux, dignes de toute notre attention d'artistes. Indications et anticipations non négligeables, pleines de leçons subtiles. L'esprit souffle où il veut. Dans les joyeux sous-sols du Canari, les musiciens surpris rencontreront des prophètes! Il faut les saluer avec autant d'empressement que s'ils avaient choisi une tribune plus classique. D'ailleurs, ne murmure-t-on pas qu'un chef d'orchestre symphonique bien connu se propose de révéler aux Parisiens, à la salle Gaveau, ces voluptés musicales insoupçonnées?...

Emile VUILLERMOZ.